

du bivouac était entouré d'une petite forêt plantée en branches de bois rouge, en quantité suffisante pour l'approvisionnement des jours suivants.

NOTRE PERSONNEL DE SAUVAGES.

AU nombre de notre personnel de sauvages, nous avions des célébrités dans plus d'un genre que nous ne saurions passer sous silence, pour l'intérêt de notre compte-rendu. Au premier rang était le chef Huron bien connu comme le chasseur et le trappeur le plus renommé de Lorette; tout le monde a nommé Simon. Combien de récits intéressants ne nous a-t-il pas faits de ses longs voyages et de ses chasses heureuses. A eux seuls nous ferions un volume. Pour ceux de nos lecteurs qui désirent une belle fourrure, qu'ils lui fassent leur commande et ils ne seront pas trompés dans leur attente. Son fils, grand gaillard de vingt-huit ans plein de force et de bonne volonté, marche sur les traces de son père.

Moïse Picard, également de Lorette, est un des hommes les mieux trempés que nous ayons encore vus. Toujours d'une humeur égale quelles que fussent les difficultés de la route, il portait son fardeau un sourire sur les lèvres, et chaque fois qu'un faux pas l'entraînait dans une chute, un joyeux éclat de rire nous avertissait de sa mésaventure, dont il était le premier à s'amuser. De lui-même il s'était chargé de la cuisine, et chaque soir il était le dernier à entrer sous la tente, retenu des heures entières par ses devoirs de cuisinier. Certes, après une longue journée de marche pénible, lorsque chacun est occupé dans le camp à faire sécher ses effets trempés à la chaleur d'un grand feu, on conviendra que c'est presque de l'héroïsme que de rester dehors, par une nuit froide qui glace des vêtements déjà mouillés, dans le seul but de surveiller le repas du soir. Bien plus d'une fois nous avons éprouvé de vives sympathies pour ce malheureux cuisinier qui se donnait tant de mal. Moïse est par excellence le fabricant de raquettes du village de Lorette. Sa position de fortune ne lui permet pas de contracter avec le gouvernement, mais c'est lui qui expédie l'ouvrage du contracteur, et nous ne saurions trop le recommander aux amateurs désireux de se procurer une bonne paire de raquettes telles qu'elles se font sur commande.

Jean Baptiste est un Abénaquis établi à Lorette, où il excelle à tanner les peaux de caribou et d'orignal. C'est tout un art. Nous ne saurions donner une idée plus avanta-

geuse de son habileté comme chasseur qu'en disant qu'il est l'associé de Simon. Comme caractère c'est un homme précieux en même temps qu'un porteur infatigable.

Thomas Joseph, jeune Mic-mac âgé de trente ans, est un homme hors ligne. D'une rare intelligence et d'une stature moyenne mais robuste, c'est à la fois un vigoureux porteur et un guide sûr. Mieux que tout autre il suivait la direction de l'aiguille aimantée, et son bras armé de sa hache nous a frayé un chemin à travers l'épaisse forêt du Lac Jacques Cartier aux bords de la rivière Metabetchouan. Peut-être a-t-il sauvé l'expédition, mais au prix de sa propre perte. Le premier en avant, chaque coup de hache donné pour nous ouvrir un passage le recouvrait d'une avalanche de neige. Du matin jusqu'au soir nous l'avons vu sous son manteau blanc; frissonnant de froid et contractant peut-être une maladie mortelle. Sous ses vêtements trempés il passait encore une heure aux travaux du campement; et bientôt une toux des plus fatigantes lui apprit qu'il avait trop fait. Souffrant, presque sans nourriture, il continua pourtant à la tête de la colonne; mais ses traits s'amaigrèrent, et avant d'arriver au terme de notre voyage, sa voix s'était éteinte et ses forces épuisées. Il était méconnaissable.

Thomas Joseph est fixé à la Pointe-Lévi et est reconnu comme le plus habile fabricant de canots d'écorce de l'endroit. Pendant ses jours de repos il nous a fait des gaines pour nos couteaux de chasse, en bois de sapin, reliées avec des racines d'épinière appelées "watap." Son père, Nicolas Joseph, âgé de soixante ans, a été le meilleur coureur de son temps et conserve encore quelque chose de la vigueur de sa jeunesse. Il était plus spécialement chargé de lever notre tente, avec son tapis de sapin. Jacques Launière, Mic-mac également de la Pointe-Lévi, complétait notre personnel de sauvages, et à cause d'une infirmité aux mains et aux pieds, était moins robuste que ses compagnons. Tel était notre personnel au moment où les difficultés les plus sérieuses commençaient. Ce jour-là, désirant nous habituer aux raquettes, nous fîmes une excursion durant l'après-midi sur les collines du voisinage, d'où nous pûmes avoir une excellente vue du pays. La neige, profonde d'un pied, était très fatigante et chargeait considérablement nos raquettes. Nous pûmes prévoir les difficultés qui nous attendaient dans le cas où la neige augmenterait et nous forcerait à nous servir de nos raquettes.